



Critique - Théâtre - Bordeaux

Les fidèles - Histoire d'Annie Rozier

Des vivants et des morts

Par Daphnée BREYTENBACH

Publié le 28 octobre 2010

Etranges instants que ceux qu'Anna Nozière nous invite à partager avec sa compagnie au TNBA. L'auteur-metteur en scène construit un spectacle imprégné de souvenirs, d'aïeux et de mémoires.

Anna Nozière explore l'univers du théâtre depuis l'âge de 13 ans. Après un parcours qu'elle qualifie de "grand chantier d'apprentissage", elle se recentre sur l'écriture et choisit de mettre en espace ses propres textes. *Les fidèles, histoire d'Annie Rozier* a pu voir le jour grâce à l'Aide à la création du Centre National du théâtre, à la SACD mais aussi aux fonds obtenus via le mécénat privé. Cette fresque familiale pour dix personnages était présentée à Bordeaux avant de continuer sa route vers Villeneuve sur Lot, Sartrouville puis Reims l'hiver prochain.

Effleurant du bout de sa plume la question du souvenir, Anna Nozière livre un texte proche de l'autobiographie. Annie Rozier, double au nom si proche, jure qu'elle s'écrira "une pièce" lorsqu'elle sera grande - parole tenue, donc, par l'adulte Anna, comme une incantation. De cette promesse naît un texte singulier, une variation sur le thème de la mémoire. Annie Rozier est une enfant martyre, une rêveuse invétérée hantée par ses démons. Des démons qui, ici, prennent les traits d'une famille où la violence côtoie l'absence d'amour. Tabous, secrets, inceste - le quotidien d'Annie et de sa sœur de cœur, Monique, n'est que douleur, sévices, répulsion d'un monde qui montre un visage hideux. "Je suis Annie Rozier. Comme vous, je porte un nom." L'enfant se questionne, cherche un sens à l'absurde, ne sait pas s'il y a un ciel. Le poids d'une religion inextricablement liée à la mort est omniprésent. Absents, ancêtres et autres aïeux sont au cœur de cet univers presque morbide, à l'image d'une grand-mère empaillée, d'un enfant momifié qu'Annie doit veiller.

De l'intime à l'universel

Histoire en somme universelle qui confère à l'intime. La finesse de la scénographie, énergique et vivante, s'accorde à la justesse des costumes d'avant-guerre, à la beauté du décor. Le plateau est parfois noyé dans un clair-obscur qui n'est pas sans rappeler l'esthétique du *Caravage* ou celle du "*Nouveau-né*" de Georges de la Tour - comme si le monde terrestre était plongé dans une obscurité confinante à l'ignorance, l'intrusion divine s'incarnant dans la douceur des cierges disséminés sur le plateau.

La partition des comédiens - et plus encore celle des comédiennes - sonne juste. On est séduit par la présence de Catherine Bœuf, dans le rôle de la grand-mère bienveillante bien que vaguement aliénée. Virginie Comelyn campe une mère d'une jubilatoire cruauté. Quant à Camille Garcia, dans la peau d'Annie, elle joue de sa voix comme d'un instrument de musique, passant des aigus de l'enfance aux sonorités plus graves de l'âge adulte.

Anna Nozière a su créer un objet enrichi de métaphores, où l'enfant s'évertue à tuer chacun des personnages sans y parvenir. Elle ne se débarrassera pas de ces vautours qui la hantent - les morts ne nous quittent jamais. Reste la question du sens, pas toujours éludée. Les mots, forts et puissants, ne parviennent peut-être pas à donner aux spectateurs les clés de ce récit. Et l'on se demande s'il n'y avait pas là un sens caché, trop encombré d'effets de style, qui nous a échappé.

Daphnée BREYTENBACH